Cahiers de la Méditerranée

78 | 2009
Migration et religion en France (Tome 2)

Entre diplomatie familiale et diplomatie publique

Guichardin en Espagne auprès du Roi Catholique

Emanuele Cutinelli-Rendina

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/cdlm/4693
DOI : 10.4000/cdlm.4693
ISSN : 1773-0201

Éditeur
Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée
Date de publication : 15 juin 2009
Pagination : 231-239
ISSN : 0395-9317

Référence électronique
Emanuele Cutinelli-Rendina, « Entre diplomatie familiale et diplomatie publique », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 78 | 2009, mis en ligne le 15 février 2010, consulté le 08 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/cdlm/4693 ; DOI : https://doi.org/10.4000/cdlm.4693

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Entre diplomatie familiale et diplomatie publique

Guichardin en Espagne auprès du Roi Catholique

Emanuele Cutinelli-Rendina

> Il est certains princes qui communiquent entièrement à leurs ambassadeurs tous leurs secrets, et quelle fin ils visent dans la négociation qu'ils doivent mener avec l'autre prince auprès duquel ils sont envoyés. D'autres jugent qu'il vaut mieux ne leur découvrir que ce dont ils veulent persuader l'autre prince ; puisqu'ils veulent tromper ce dernier, il leur semble presque nécessaire de tromper d'abord leur propre ambassadeur, qui est le moyen et l'instrument chargé de traiter avec l'autre prince et de le persuader. L'une et l'autre opinions ont leurs raisons : car d'un côté il semble difficile que l'ambassadeur, qui sait que son prince veut tromper l'autre, parle et traite avec la hardiesse, l'efficacité et la fermeté qui seraient les siennes s'il croyait la négociation menée sincèrement et sans simulation ; sans compter qu'il peut, par légèreté ou malignité, laisser pénétrer la pensée de son prince, ce qu'il ne pourrait faire s'il ne la connaissait pas. Il arrive souvent, d'autre part, que quand la négociation est feinte, l'ambassadeur, qui la croit vraie, aille bien au-delà de ce qu'exige l'affaire ; s'il croit que dans celle-ci son prince désire vraiment parvenir à cette fin, il n'use pas dans la négociation de toute la modération et la circonspection dont il pourrait user s'il connaissait le fond de la question. Et comme il est presque impossible de donner aux ambassadeurs des instructions si précises qu'elles les dirigent dans tous les détails particuliers, mais que le discernement leur enseigne à s'accommoder à la fin générale qui est poursuivie, celui qui n'en est pas informé ne peut faire cela, et par conséquent il peut aisément se tromper de mille façons. Mon opinion est que celui qui a des ambassadeurs prudents et intègres, qui lui sont attachés et dépendent de lui de telle façon qu'il n'ont pas de raisons de dépendre d'autres, fait mieux en communiquant sa pensée ; mais quand le prince n'est pas sûr qu'ils ont toutes ces qualités, il est moins dangereux de ne pas se laisser toujours comprendre par eux, et, pour persuader autrui de quelque chose, de commencer à en persuader son propre ambassadeur[1].

1 Cette citation est tirée des célèbres Avertissements de Guichardin : il s'agit du deuxième avertissement de la rédaction définitive (1530) de ce recueil. Il était déjà présent dans les rédactions antérieures ou, pour mieux dire, les ouvrait à partir de la première qui remonte aux années qui suivirent la mission de Guichardin en Espagne, auprès de

Ferdinand le Catholique. Ce n'est qu'un des nombreux avertissements qui se réfèrent à sa mission diplomatique en Espagne de manière directe ou indirecte, implicitement ou explicitement. En effet, la diplomatie tient une place importante dans l'action politique et dans la réflexion théorique de Guichardin. Il suffit de penser à son rôle comme éminence grise du pape Clément VII, pendant la moitié des années vingt, alors qu'il avait ourdi la trame de la ligue de Cognac[2] ; ou, sur le plan théorique, il suffit de considérer combien la nomination des ambassadeurs est longuement et attentivement étudiée dans son texte politique majeur, à savoir le Dialogue sur la façon de régir Florence[3]. Pourtant, la place réservée à Guichardin dans les classiques de l'histoire de la diplomatie est peu importante, voire inexistante, au contraire de ce qu'il advient pour Machiavel, qui n'a toutefois jamais eu le titre d'ambassadeur dont Guichardin put par contre se parer dès sa première mission. Par exemple, dans une étude célèbre comme la Renaissance diplomacy de Garrett Mattingly, Guichardin n'est nommé qu'une fois et de manière très anodine[4].

2 Mais revenons au deuxième avertissement, à ce triangle aux dynamiques complexes et plurivoques que Guichardin trace entre le prince qui envoie l'ambassadeur, le prince qui le reçoit et l'ambassadeur qui est envoyé et reçu (et il va de soi que « prince » signifie ici – quelle que soit sa forme institutionnelle – le détenteur du pouvoir politique). Il est évident que sa propre expérience est en question dans cet avertissement ; le fait de ne jamais s'éloigner de son expérience personnelle est d'ailleurs le seul présupposé admissible pour l'auteur des Avertissements. Mais quelle expérience spécifique est derrière le texte que nous venons de lire ? Sans doute et tout d'abord, sa longue ambassade auprès du Roi Catholique, qui se déroule de janvier 1512 à novembre 1514. Ce n'est donc pas un hasard si l'avertissement est présent dès la première ébauche du recueil. Or on ne peut nier que les lettres et les écrits issus de cette mission ont constitué l'objet de recherches approfondies et d'observations fort intéressantes. Je pense notamment à certaines pages de Marcel Gagneux, de Matteo Palumbo, de Gennaro M. Barbuto[5]. Mais dans l'ensemble, ces recherches et ces observations visaient la genèse du jugement que Guichardin a porté sur un tournant décisif de l'histoire espagnole. Et sans aucun doute faut-il avouer que les dépêches et les relations de Guichardin constituaient un témoignage extraordinaire et précoce sur la politique géniale et concrète du roi Ferdinand, du changement que l'Espagne était en train de vivre et de l'implication croissante qu'elle allait connaître dans la politique européenne. Toutefois, je me propose ici de considérer cette expérience et les textes qui en sont issus sous un jour différent. Dans le but d'ébaucher un commentaire à l'avertissement que je viens de citer, je m'intéresserai à la structure et aux caractéristiques de la communication diplomatique tissée par Guichardin et ses correspondants durant les vingt-deux mois de la mission.

3 Deux prémisses s'imposent : l'une de caractère philologique – qui explique d'ailleurs, au moins en partie, le peu d'attention que l'activité diplomatique de Guichardin a reçu dans le passé – l'autre, historique. Concernant la question philologique, il faut préciser que nous ne disposons que depuis une vingtaine d'années – après trois tentatives avortées en 150 ans – d'une édition rigoureuse et fiable, que l'on doit au chercheur belge Pierre Jodogne, des correspondances publiques et privées de Guichardin – une édition qui n'a pas encore été achevée : on est à mi-chemin avec dix volumes parus sur les dix-huit prévus[6]. Cette circonstance n'a toutefois pas de conséquences sur notre discours, car la mission espagnole, au début de la carrière de Guichardin, est comprise

dans le premier tome de la nouvelle édition[7]. Il faut ajouter que cette édition présente judicieusement dans une seule série chronologique lettres publiques et lettres privées. La deuxième prémisse – qui nous introduit directement au cœur du sujet – nous invite à constater que Guichardin était le descendant d'une des familles les plus anciennes et puissantes de Florence, une famille dont les membres occupaient les plus importantes fonctions de la vie publique depuis un siècle et demi. Les Guichardin étaient l'une des cinq ou six familles dont le poids était tel qu'après la chute des Médicis en 1494 et l'avènement d'un régime populaire, son chef – c'est-à-dire Pierre, le père de notre ambassadeur – était un homme dont l'avis était très recherché et continuellement sollicité pour d'importantes missions diplomatiques. Il faut donc rappeler – aussi banal que cela puisse paraître – que Guichardin n'était pas Machiavel : les conditions d'accès aux fonctions diplomatiques de l'un n'étaient pas celles de l'autre. Machiavel était un fonctionnaire en service, salarié et de temps en temps chargé de missions en dehors de Florence, où la tâche affichée était d'épauler l'ambassadeur en titre ou d'en préparer la mission. Seules ses capacités extraordinaires et son talent lui ont valu la confiance presque absolue de son maître, le gonfalonier de justice Pierre Soderini, et lui ont permis de gravir l'échelle des responsabilités dans ses missions (sans jamais toutefois obtenir, bien entendu, le grade d'ambassadeur, d'oratore). Au contraire, Guichardin, jeune avocat très brillant et résolument rallié au parti aristocrate hostile au gonfalonier (tandis que son père, en revanche, était beaucoup plus réservé), est nommé directement ambassadeur en titre alors qu'il n'a même pas l'âge requis pour cette charge, c'est-à-dire trente ans. Chose inouïe dans l'histoire de Florence, écrira-t-il avec complaisance dans ses Mémoires[8].

4 Sa nomination, en novembre 1511, comme ambassadeur résident à la cour de Ferdinand d'Aragon, s'explique tout d'abord par le prestige de sa famille, et par son ambition personnelle certaine, évidemment ; mais aussi et en même temps par la situation critique dans laquelle se trouvait alors la politique florentine. Fidèle comme toujours à la couronne française, Florence s'acheminait vers l'isolement le plus absolu dans une Italie où le pape Jules II avait réussi à coaliser contre la France toutes les puissances européennes, et surtout les Vénitiens et les Espagnols. La tâche pour laquelle le jeune Guichardin était envoyé à la cour de Ferdinand s'avérait donc extrêmement ardue sur le plan politique et tout aussi inconfortable sur le plan personnel. Il s'agissait de justifier aux yeux du Roi Catholique la tenace fidélité de Florence au principal ennemi de l'Espagne, alors que de surcroît, la politique espagnole s'apprêtait à frapper les intérêts français non seulement en Italie, mais aussi en Navarre. D'où l'ambiguïté et le vague qui caractérisaient le mandat officiel de Guichardin, qui s'en plaindra par ailleurs tout au long de sa mission.

5 Considérons tout d'abord, d'un point de vue quantitatif, les textes de cette mission diplomatique qui nous sont parvenus – les lettres donc, non pas les écrits théoriques que Guichardin a rédigés pour son plaisir (le Journal de voyage et la Relation finale)[9]. Globalement, cent trente-et-une lettres nous sont parvenues ainsi regroupées : 86 lettres publiques ou officielles, soit de Guichardin aux Dix (le ministère des affaires étrangères), soit des Dix à Guichardin ; trente-quatre lettres échangées entre François et les membres de sa famille, essentiellement son père, Pierre, et ses frères Louis et Jacques ; et enfin, onze lettres échangées avec d'autres correspondants. Mais si l'on regarde de près les registres qui ouvrent chaque lettre familiale, à l'instar des lettres publiques, on s'aperçoit que les lettres échangées avec le père et les frères sont au moins deux fois plus nombreuses que celles qui nous sont parvenues. La lecture

parallèle des lettres échangées avec les pouvoirs publiques et de celles échangées avec les membres de la famille – rendue possible par la nouvelle édition – est riche d'enseignements sur la manière dont Guichardin a accompli sa mission diplomatique et sur le rôle discret, mais important, que sa famille y a joué.

6 François quitte Florence le 23 janvier 1512 avec un mandat purement exploratif dans son portefeuille, le but déclaré de sa mission étant de comprendre les réelles intentions de l'armée espagnole – que le Roi Ferdinand II avait mis sur pied dans le Nord de l'Italie – à l'égard de Florence. Les dirigeants florentins craignaient que le Roi d'Espagne ne tînt pour ses ennemis tous les alliés de ses ennemis (ce qui s'est, par la suite, révélé exact sans que Guichardin n'y pût rien). En fait, la seule chose claire dans le mandat que la Seigneurie avait rédigé à son départ, était que Florence voulait gagner l'amitié du Roi d'Espagne et en même temps rester alliée de la France[10]. Le 23 mars, Guichardin arrive finalement à la cour espagnole installée à Burgos et, à part quelques lettres écrites pendant le voyage, sa première lettre politique date du 2 avril. Elle relate son premier entretien avec le roi[11]. Du même jour est datée une lettre à son frère aîné Louis. Et cela va rester une règle pendant toute sa mission : chaque fois qu'il écrit une lettre officielle aux Dix, à la même date François écrit à son père et/ou à ses frères. Ce qui d'ailleurs s'explique très bien aussi par les difficultés postales, dues notamment au fait qu'il n'était pas possible d'envoyer les lettres par voie terrestre à cause de la guerre avec la France. La première lettre des Dix est du 15 avril, très courte (une vingtaine de lignes) : elle contient la nouvelle de l'affrontement des armées française et espagnole près de Ravenne le 11 avril, jour de Pâques, et de la défaite des Espagnols. En conséquence, Guichardin est chargé par les autorités florentines de faire part au roi de leur regret pour cette défaite et de lui dire que les Espagnols en déroute avaient été accueillis sur le territoire florentin (ce qui était faux). Le jour d'après, le 16 avril, c'est son frère Jacques qui lui écrit, déclarant qu'il lui a déjà écrit plusieurs fois depuis son départ (malheureusement aucune de ces lettres ne nous est parvenue), et que Pierre, leur père, est en train de lui écrire une relation détaillée de la bataille de Ravenne. En réalité, d'après une lettre successive, nous apprenons que Pierre à déjà écrit à son fils le 12 avril, le lendemain même de la bataille, pour lui en donner la nouvelle. La relation détaillée de Pierre ne nous est pas parvenue non plus. Mais le 23 avril, Jacques réécrit à François et il commence sa missive de la manière suivante :

> Pierre [le père] vous a écrit plusieurs fois, par voie maritime et par voie terrestre, toutes les choses qui se sont passées depuis votre départ jusqu'à la défaite des Espagnols. Nos dernières lettres ont été envoyées le 16 avril, en double envoi, terrestre et maritime. Bien que Pierre, dans sa dernière lettre, vous ait écrit le détail de la défaite espagnole, je vous répète le même récit, car j'estime possible que nos lettres se soient égarées.

7 S'ensuit un récit de la bataille de Ravenne assez détaillé – un récit important qui se déploie sur une dizaine de pages et qui révèle chez Jacques un talent de narrateur remarquable. Cela n'a jamais été remarqué, mais la narration de la bataille de Ravenne que fera à son tour Guichardin dans son Histoire d'Italie est considérablement redevable à celle qui lui avait été envoyée par son frère quelques jours seulement après cet événement[12]. En outre, la lettre de Jacques nous révèle que les Guichardin à Florence sont au courant des lettres que l'ambassadeur florentin en France envoie aux Dix, et qu'ils en communiquent le contenu à François. Le 30 avril, c'est le père, Pierre, qui écrit à son fils en donnant encore quelques précisions sur la bataille de Ravenne, et plus particulièrement les noms des seigneurs français et espagnols tués ou faits

prisonniers lors de l'affrontement. En plus, Pierre donne à son fils des informations sur la situation internationale tirées non seulement des lettres de l'ambassadeur florentin en France, mais aussi d'un vaste réseau de lettres de marchands auquel il a accès. Le 4 mai, c'est François qui, de Burgos, écrit trois lettres. L'une est adressée aux Dix, il y annonce que la nouvelle de la bataille de Ravenne est arrivée à la cour. Une autre, au contenu entièrement politique, est adressée conjointement à ses frères Louis et Jacques ; François s'y plaint de ne pas avoir reçu de lettre de la part des Dix. Et une troisième, à son père, ne nous est pas parvenue. Le 13 mai, François écrit encore conjointement à ses frères pour déplorer âprement le fait que les Dix ne lui écrivent pas et, n'ayant pas un mandat qui lui permet de conclure quoi que ce soit, il n'a rien à dire au roi et à ses secrétaires. Cette situation, dit-il, rend sa présence à la cour inutile et presque ridicule. Les Dix lui écrivent finalement le 17 mai et, candidement, ils admettent ne lui avoir jamais écrit depuis son départ de Florence – mis à part la brève lettre après la bataille de Ravenne – car ils n'avaient rien à dire, ou plutôt, qu'ils attendaient ses lettres.

8 Le 3 juin, c'est Pierre qui lui écrit et nous livre le registre de ses lettres antérieures, parmi lesquelles figure celle écrite le lendemain de la bataille de Ravenne. La lettre du 3 juin est importante pour notre propos, parce qu'elle nous montre bien les interférences et les croisements entre correspondance publique et correspondance privée. Pierre assure à son fils qu'il va œuvrer afin que les Dix lui écrivent plus souvent et, par la suite, il lui donne beaucoup d'informations précieuses, parmi lesquelles, dans la partie chiffrée du texte, la ratification de Florence d'une nouvelle alliance avec la France ; il ajoute que cette ratification a été décidée dans la foulée de la victoire française à Ravenne et que la suite des événements, avec le rapide affaiblissement de la situation française, aurait peut-être indiqué d'autres démarches à suivre. Pour cette raison – ajoute-t-il à son fils – il serait bon d'explorer la possibilité d'un accord séparé avec l'Espagne. Dans ce cas, il faudrait le faire savoir à Florence, mais – conseille encore Pierre – sans montrer que l'initiative vient de l'ambassadeur. Par ailleurs, Pierre suggère à son fils de ne pas demander licence pour rentrer, car cette requête serait refusée et blâmée aussi certainement qu'ont été louées les lettres qu'il a écrites jusque-là.

9 On pourrait continuer à croiser les lettres privées et publiques qui se succèdent au cours des semaines suivantes, dans une situation toujours plus difficile pour Florence. En effet, après l'éphémère victoire française à Ravenne, et l'incroyable réorganisation de l'armée espagnole, la cité du lys se trouvait diplomatiquement isolée et à la merci de la vengeance de tous ceux qui, avec le pape en tête, ne lui pardonnait pas sa fidélité à la France. Dans cette communication épistolaire qui se poursuit dans le chemin binaire publique/privé, il faut remarquer que Guichardin est beaucoup plus explicite avec les siens qu'avec les Dix. Dans la lettre du 10 juillet, par exemple, il dresse à son frère Louis un tableau de la politique espagnole qui ne laisse rien espérer de bon pour Florence ; quelques jours plus tard, en s'adressant aux Dix, il est beaucoup plus prudent, se bornant à relater qu'à défaut de pouvoir proposer un accord concret, il réitère aux responsables espagnoles des déclarations génériques d'amitié et de loyauté, et reçoit à son tour des réponses tout aussi génériques. À son frère Louis, Guichardin écrit encore le 22 août, pour le remercier des plus amples détails qu'il lui a fournis sur la bataille de Ravenne, car il est obligé de se méfier des lettres publiques écrites avec trop de partialité par le secrétaire des Dix, c'est-à-dire par Machiavel. Le même jour, dans une

autre lettre, à son père cette fois-ci, Guichardin déclare s'engager avec insistance auprès du roi en faveur du gonfalonier Soderini, bien plus qu'il ne le dit dans ses lettres publiques. Et il ajoute que si Pierre le croit opportun, il peut montrer cette lettre au gonfalonier en personne. En tout cas, Guichardin conclut sa lettre avec la prière – qui n'a rien de formel ou de conventionnel – de ne pas le priver de son avis, surtout si de nouvelles instructions devaient arriver de Florence, car il a peur de se tromper quant aux réelles intentions des Dix et quant à la manière de mener les négociations.

10 Entre-temps se prépare la punition que la ligue papale et l'armée espagnole réservaient à Florence, coupable de ne pas avoir rompu ses liens avec la France et d'avoir donné son soutien au concile schismatique de Pise. Les troupes espagnoles entrent en Toscane à la fin du mois d'août, se dirigeant vers Florence. Le 31 la ville de Prato, aux portes de Florence, est horriblement mise à sac : un avant-goût est donné à Florence de ce qui y adviendrait si les conditions imposées par la ligue n'étaient pas acceptées immédiatement. Ces conditions prévoient la destitution du gonfalonier Soderini et la réintégration des Médicis à Florence, assorties du paiement d'une considérable somme d'argent au profit de l'armée espagnole. Le lendemain, le Gonfalonier est obligé de s'exiler et le cardinal de Médicis à la tête de l'armée espagnole entre triomphalement dans la ville, mettant ainsi fin à une expérience politique « populaire » qui avait duré presque dix-huit ans. Qu'advient-il alors de l'ambassadeur florentin que le régime déchu avait envoyé en Espagne, précisément dans l'espoir de se créer une sortie de secours, sans toutefois lui donner les moyens de sa mission ? Dans le désastre public, le premier à se souvenir de lui est son frère Jacques qui le 3 septembre – donc le surlendemain du retour des Médicis à Florence – lui écrit une longue lettre dans laquelle, avec le talent narratif qu'on lui connaît déjà, dresse un compte-rendu détaillé et un premier bilan du massacre de Prato et des événements postérieurs. La première lettre officielle se fait attendre cinq jours et fait état du changement survenu avec beaucoup d'aigreur et autant de nécessaire hypocrisie, déplorant que ce qui a été obtenu par la dévastation du territoire florentin et le massacre de milliers de citadins, n'a pu être le résultat d'une négociation ouverte avec le roi d'Espagne, comme les Florentins étaient absolument prêts à l'accepter.

11 Le 17 septembre, Guichardin écrit aux Dix sans avoir encore eu connaissance de ce qui s'était passé à Florence, et relate surtout les nouvelles de la guerre de Navarre et l'intervention des Anglais aux côtés des Espagnols dans ces opérations. Selon son habitude, Guichardin adresse le même jour une lettre à son père. Bien qu'il ne puisse encore savoir tout ce que la ruse et la sagacité de Ferdinand lui ont caché, il a des soupçons, et il conseille de faire attention à ce que les Espagnols font en Italie plutôt qu'à ce qu'ils disent à la cour. Il ajoute, très significativement, que si son père le juge opportun, il peut dévoiler sa lettre au gonfalonier. Les Dix écrivent à Guichardin le 24 septembre et on s'aperçoit bien, au changement de ton, que les dirigeants ont changé. Cette lettre est un chef-d'œuvre d'hypocrisie, puisqu'elle façonne l'histoire des événements récents selon les intentions et les souhaits des nouveaux maîtres. Et cela se comprend très bien ; on accepte moins – et sans doute Guichardin l'aurait-il encore moins accepté – que les Dix disent avoir donné mandat à leur ambassadeur en Espagne pour conclure avec le roi catholique déjà en juin ! Ce qui nous intéresse en tout cas, c'est que Guichardin n'est pas révoqué. Nous ne pouvons pas maintenant parcourir dans le détail la correspondance qui suit, bien qu'il serait fort intéressant d'accompagner notre ambassadeur, sa famille et les pouvoirs publics florentins jusqu'à la fin de la mission, à l'automne de l'année suivante. J'ai souligné que Guichardin n'est

pas révoqué en septembre 1512, mais de longues semaines de silence de la part des pouvoirs publics s'ensuivent – semaines dans lesquelles les lettres familiales se multiplient, surtout de la part de François, qui le 3 novembre écrit à son frère Louis :

> Je voudrais que vous m'écriviez le plus souvent et le plus en détail possible toutes les choses qui se passent à l'intérieur et à l'extérieur de Florence, car les Dix ne m'en écrivent que le moins possible. Savoir ce qui se passe à Florence et hors de Florence m'est indispensable pour adopter ici une conduite appropriée mais aussi, à titre personnel, pour la satisfaction de mon esprit. Sans ces connaissances, je suis un poisson hors de l'eau.

12 Sans doute la famille de Guichardin à Florence opère-t-elle de telle manière que la transition avec le nouveau régime se fasse dans les meilleures conditions pour tous ses membres, y compris évidemment le jeune ambassadeur, auquel le père suggère d'écrire aux nouveaux maîtres de Florence, notamment à Julien, le frère du Cardinal, et à ce dernier également, alors qu'il est devenu pape sous le nom de Léon X. Je voudrais conclure en soulignant que pour Guichardin, dans le cadre de sa mission espagnole, le réseau familial a toujours été plus rapide, sûr et efficace que le réseau publique. La diplomatie familiale – si l'on peut s'exprimer ainsi – se trouve donc dans une relation parfois d'intégration, parfois de suppléance, parfois de concurrence avec la diplomatie publique. Si l'on revient à l'avertissement dont on est parti, ainsi qu'au triangle que Guichardin y a tracé, on s'aperçoit que la géométrie se complique encore, et qu'il y a ambassadeur et ambassadeur ; on observe qu'un homme qui, comme Guichardin, peut « jouer en équipe », parvient à se tirer d'affaire même dans une mission politiquement désastreuse, en dépit de la méfiance du prince qu'il représente et qui, essayant de duper l'autre prince, trompe son ambassadeur.

NOTES

1. François Guichardin, *Ricordi. Conseils et avertissements en matière politique et privée*, traduit de l'italien par F. Bouillot et A. Pons, Paris, Éditions Invrea, 1998, p. 104-105.

2. Voir sur cette étape de la carrière diplomatique de Guichardin, Roberto Ridolfi, *Vita di Francesco Guicciardini*, Milano, Rusconi, 1982 [2], p. 183 *sq*.

3. Voir le *Dialogue sur la façon de régir Florence* dans *Écrits politiques. Discours de Logroño, 1512. Dialogue sur la façon de régir Florence, 1512-1525*, introduction, traduction, postface et notes par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

4. Garrett Mattingly, *Renaissance diplomacy*, London, Cape, 1955, p. 98.

5. Voir Marcel Gagneux, « L'Espagne des rois catholiques dans l'œuvre de F. Guichardin », dans *Présence et influence de l'Espagne dans la culture de la Renaissance*, études réunies par A. Rochon, Paris, Université de la Sorbonne nouvelle, 1978, p. 55-112 ; Matteo Palumbo, « Natura, uomini e storia nel "Diario del viaggio in Spagna" di Francesco Guicciardini », dans *Italies : littérature civilisation société*, II, 1988, p. 7-23 ; Gennaro Maria Barbuto, *La politica dopo la tempesta. Ordine e crisi nel pensiero di Francesco Guicciardini*, Napoli, Liguori, 2002, p. 65-76.

6. Voir Francesco Guicciardini, *Lettere*, edizione critica a cura di P. Jodogne, Roma, Istituto storico italiano per l'età moderna e contemporanea, 1986-2008 (le dixième volume qui vient de paraître arrive au mois de juillet 1525). Les passages cités sont traduits par moi-même.

7. Donc, pour ne pas alourdir le texte avec des notes de bas de page, je citerai les lettres avec leur date ; elles sont très facilement repérables dans le premier tome.

8. Voir François Guichardin, « Ricordanze », dans *Scritti autobiografici e rari*, a cura di R. Palmarocchi, Bari, Laterza, 1936, p. 38.

9. On peut lire ces textes dans *Scritti autobiografici e rari*, *op. cit.*

10. On peut lire le mandat de la Seigneurie de Florence dans l'édition citée des *Lettere*, p. 49-55.

11. On peut lire une analyse approfondie de cette lettre dans Pierre Jodogne, « Francesco Guicciardini nell'atto di scrivere. La prima lettera dalla Spagna (1512) », dans *La « riscoperta » di Guicciardini. Atti del Convegno internazionale di studi (Torino 14-15 novembre 1997)*, a cura di A. E. Baldini e M. Guglielminetti, Gênes, Name, 2006, p. 131-50.

12. Voir *Histoire d'Italie (1492-1534)*, libro X, cap. XIII, traduction de l'italien dans le cadre de l'atelier de traduction du Centre de recherche sur la pensée politique italienne, édition établie par J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, Paris, Laffont, 1998, vol. II, p. 89 *sq*.

RÉSUMÉS

La première mission diplomatique de François Guichardin (1483-1540) se déroula auprès de la Cour de Ferdinand le Catholique entre 1511 et 1513. La République fl orentine l'avait envoyé dans l'espoir de rendre acceptable au roi d'Espagne la fidélité de la ville du lys à la France. La difficile tâche à laquelle le jeune ambassadeur était confronté, rendue encore plus ardue par le changement de régime qui intervint entre-temps à Florence, fut accomplie seulement grâce aux correspondances parallèles qu'il entretint avec son père et ses frères. Ceux-ci réussirent à combler les faiblesses et les réticences de la communication diplomatique officielle et à permettre à leur conjoint d'être bien renseigné sur la situation internationale.

The first diplomatic mission of Francesco Guicciardini (1483-1540) took place at Ferdinand the Catholic's court between 1511 and 1513. The Florentine Republic had sent him to the Spanish king hoping to make the latter accept the fidelity of Florence to France. The highly difficult task of which the young ambassador was in charge, made even more taxing by the changing of the government that took place in the meanwhile at Florence, was accomplished only thanks to the parallel correspondences Francesco kept up with his father and his brother. In fact, they managed to make up for the weakness and the reticence of the official diplomatic communication and to afford their relative to be well-informed about the international situation.

INDEX

Mots-clés : Ferdinand le Catholique, Guichardin, Histoire de la diplomatie, Relations entre Florence et l'Espagne, Renaissance

AUTEUR

EMANUELE CUTINELLI-RENDINA

Emanuele Cutinelli-Rendina est né à Rome en 1959. Docteur en philosophie de l'université « La Sapienza » de Rome et Docteur ès Lettres de l'université de Lausanne, il est actuellement professeur de littérature italienne à l'université de Strasbourg. Ses recherches portent essentiellement sur la pensée politique et l'historiographie de la Renaissance italienne. Il a publié notamment Chiesa e religione in Machiavelli, Rome Pise, IEPI, 1998 ; Introduzione a Machiavelli, Rome Bari, Laterza, 1999 (4e édition revue et augmentée : 2003 ; traduction japonaise : Tokio, Daido, 2002). Il est membre du comité scientifique de l'édition nationale des œuvres de Machiavel. Il travaille également sur certains aspects de la culture italienne du xxe siècle, notamment l'esthétique et de critique littéraire du philosophe Benedetto Croce, dont il a édité plusieurs correspondances : Carteggio Croce-Vossler, Napoli, Bibliopolis, 1991 ; Carteggio Croce-Thomas Mann, Napoli, Pagano, 1991 ; Carteggio Croce-Günther, Napoli, Istituto italiano per gli studi storici, 1993 ; Carteggio Croce-Borchardt, Bologna, Il Mulino, 1997 ; Carteggio Croce-Spingarn, Bologna, Il Mulino, 1997. Son édition de la correspondance entre Benedetto Croce et Luigi Russo est parue aux éditions de l'École normale supérieure de Pise en 2006 (2e édition revue : 2007).